

**IMAGES DE MONACO DANS
BENOÎT MISÈRE DE LÉO FERRÉ,
ET DANS *MONSIEUR BEL CANTO*
DE JÉRÔME DUMOULIN**

Roger KLOTZ

Dans *Benoît Misère*, publié en 1970, Léo Ferré aborde à la fois le paradis de l'univers familial et l'atmosphère du collège où il a été mis en pension. Il évoque donc le Monaco de son enfance. Dans *Monsieur Bel Canto*, édité en 1993, Jérôme Dumoulin retrace la vie de Raoul Gunsbourg d'abord Juif de cour sous un tsar antisémite, surtout directeur de l'Opéra de Monte-Carlo ; imprésario prodigieux, il fit de ce théâtre le concurrent de Covent Garden et de La Scala, participant ainsi au rayonnement international de la Principauté. Dans *Benoît Misère* et dans *Monsieur Bel Canto*, on voit apparaître des images de Monaco.

Léo Ferré est attiré par la manière dont se présente la ville : « *Les remparts s'accrochaient anachroniquement aux flancs de ma petite ville d'où surgissait déjà, çà et là, dans sa blancheur approximative le béton armé. Ces vieilles pierres plongeant dans la broussaille avaient vue sur un port gracieux dont les bras se refermant harmonieusement avec au bout de leurs mains deux phares, l'un vert l'autre rouge, laissaient juste le passage aux navires des milliardaires et de l'usine à gaz.* »

On est d'abord frappé par l'aspect des remparts dont les vieilles pierres semblent jurer avec le béton armé. C'est peut-être ce qui constitue le charme premier de la vieille ville. À cela, Ferré ajoute une rapide description du port. La métaphore assimilant les deux digues à deux bras permet de personnifier le port. La poésie semble se dégager du charme anachronique des hauteurs : « *Dès qu'on montait sur les « hauteurs », dès qu'on s'emparait de ces remparts, on était pratiquement au Moyen-Age, à cela près qu'on y parlait un dialecte qui n'était pas de l'ancien français, mais une dérivation du génois, qu'il y avait tout de même, de temps en temps, quelques automobiles, et qu'on y sonnait, le soir, le couvre-feu, mais un couvre-feu théorique. On avait tôt fait de dénombrer les rues : la rue des Remparts, où sévissait mon oncle Barba Chino et parallèlement la rue Basse qui était plutôt assez haute et étroite tellement que les jours de lessive on voyait le ciel tout en draps et culottes, la rue du Milieu, commerçante et bavarde, la rue des Briques, justement nommée car on y apercevait quelques maisons couleurs brique, la rue du Tribunal qui n'ouvrait ses portes que rarement, n'ayant pratiquement rien à juger d'important.* »

La description souligne le caractère médiéval d'une ville aux rues étroites, où l'on parle encore un dialecte. La poésie apparaît dans l'évocation d'un couvre-feu théorique que prolonge l'image d'un tribunal qui semble rarement fonctionner. La poésie apparaît enfin dans l'évocation d'un univers méditerranéen ; on pense ainsi à la rue « *commerçante et bavarde* » ou aux jours de lessive où « *on voyait le ciel tout en draps et culottes* » ; il y a enfin le dialecte génois, entre autres illustré par le nom de l'oncle du narrateur, Barba Chino. Le mot « Barba » (au sens d'oncle) est bien à sa place ici puisqu'il s'emploie d'après Mistral dans les Alpes piémontaises et dans le comté de Nice ; enfin Armand Lunel a rencontré le mot dans le dialecte mentonnais.

Le palais princier n'est présenté que de l'extérieur :

« *On vivait sous le règne d'un monarque absolu que l'on ne voyait jamais, qui faisait sa popote dans un château mirifique et qui semblait tel du dehors, avec ses pierres blanches et une horloge laryngiteuse qui susurrant les heures qui me ravissait par sa discrétion et son exactitude relative.* »

Le vocabulaire souligne la distance que l'auteur prend avec le monarque. L'emploi d'expressions familières, comme « *faire sa popote* », donne à la phrase un ton ironique, que semble confirmer l'emploi du néologisme « *laryngiteuse* ». Des verbes comme « *susurrer* » et « *ravir* » donnent une certaine douceur à l'ironie. C'est le vocabulaire qui confère au passage son caractère poétique.

Léo Ferré reste également extérieur au Casino :

« *Des remparts, je le voyais, ce monument, ce panthéon de la martingale, d'un style rococo, parce qu'il fallait bien à l'orée du vingtième siècle s'enquérir de donner un nom à ces étranges paquets que l'on vit pousser un peu partout, tout en stuc, tout en toc, avec quelque*

chose d'italo-arabisant qui dénotait chez les architectes responsables un sang-froid peu ordinaire dans l'éclectisme et le charabia. »

L'expression « *panthéon de la martingale* » souligne le mépris de Ferré pour ce temple des jeux de hasard ; l'auteur ajoute que « *le Casino vivait grâce à l'obligeance d'une Société des Bains et Douches* » ; il exprime par une sorte d'antiphrase son mépris pour les jeux d'argent. On voit ainsi apparaître la révolte de Léo Ferré contre les symboles du système bourgeois. Il y a aussi, envers le style rococo, une ironie certaine que souligne un certain nombre d'allitérations véhiculées, dans ce texte en prose, par un alexandrin : « *pousser un peu partout, tout en stuc, tout en toc.* »

Léo Ferré se sent en fait proche de ses racines populaires.

Quelle image Jérôme Dumoulin nous offre-t-il de Monaco dans *Monsieur Bel Canto* ? On voit apparaître quelques aspects de la ville :

« *Le Rocher, les maisons nobles de la vieille ville et le palais des Grimaldi gagnaient beaucoup à être vus de loin, dans ce petit contre-jour que lui conférait l'éternité. L'étendard princier montait et descendait sur sa hampe, rythmant, tel autrefois le télégramme optique, les arrivées et les départs de son Altesse Sérénissime. Le soir, tout cela se nimbait d'un rose un peu outré, comme on en voit aux joues des douairières qui prennent cette couleur pour celle de la jeunesse...*

Il restait encore, pour accéder au palais, l'antique Rampe Major, douce aux pieds, bordée de campanules sauvages poussées dans le rempart et flanquée d'échauguettes où nichait la crécerelle, qui sait, mieux que la colombe du Saint-Esprit, se tenir immobile dans l'air, comme soustraite aux lois de ce bas monde. »

Comme chez Léo Ferré, on voit apparaître la vieille ville, le palais et les remparts. Mais la présentation n'est pas la même : il ne s'agit plus des rues étroites des quartiers populaires. Il est question des « *maisons nobles de la vieille ville* ». Il est question du palais des Grimaldi. La poésie se dégage des couleurs dans l'ensemble assez douces. La rampe major et son rempart n'ont rien d'anachroniques ; l'auteur souligne la douceur de la pente ; l'œil est attiré par les couleurs et par les formes.

Il ne s'agit plus du Monaco populaire de Léo Ferré. Jérôme Dumoulin veut surtout faire apparaître l'image de deux princes souverains, Albert I^{er} et Louis II.

Albert I^{er} a d'abord eu une vue originale des événements dont il a été le témoin :

« *Il a cru très tôt – crime impardonnable aux yeux de Léon Daudet et C^o – à l'innocence de Dreyfus. Car il avait écouté la voix de sa conscience et entendu l'empereur Guillaume lui jurer en tête à tête que le malheureux capitaine était irréprochable et qu'il connaissait, lui, Guillaume, le vrai coupable ! Le prince agissait ouvertement en faveur de la paix et du rapprochement entre Paris et Berlin. »*

En ce qui concerne l'Affaire Dreyfus, le prince Albert apparaît comme un esprit ouvert qui refuse de se laisser aveugler par la passion ; en ce qui concerne « *la montée des périls* », il a voulu utiliser sa position pour sauver la paix.

Jérôme Dumoulin parle également de l'océanographe :

« *Dans le grand salon de la Princesse Alice, le regard se détachait difficilement d'une sorte d'aquarium qui courait, sous les hublots, d'un bout à l'autre de la pièce : cet écrin de verre, aux fines armatures de métal, abritait les bras d'un poulpe, terrible tentacule de huit mètres de long, armé d'une vingtaine de ventouses dont chacune avait la taille d'une assiette. Le prince, qui avait fait cette prise étonnante lors d'une campagne au large des Açores, se reprochait de ne pas l'avoir déposée dans les réserves de son futur musée océanographique, mais nous confia-t-il, il tenait lorsqu'il naviguait à l'avoir constamment sous les yeux... »*

Le narrateur avait préalablement expliqué le nom du bateau :

« *Ce bateau portait encore le nom de celle qui était devenue treize ans plus tôt, après une rencontre romanesque à Madère, l'épouse du prince et qui venait de désertier le Rocher*

au bras de son amant de toujours, le compositeur anglais Isidore de Lara. »

On voit également apparaître l'homme politique.

Durant la Première Guerre mondiale, le prince héritier Louis a montré sa bravoure au Chemin des Dames. Plus tard, le Chef d'État ne cache pas ses sentiments :

« En vieux général qui pète le feu, dévore, grommelle, monte à cru, fait chabrot, fait cul-sec et porte encore la brosse, il a peu de tendresse pour le Maréchal, aucune pour Adolph et plaint le sort de la France. »

Monaco a donc essayé d'être pendant la Seconde Guerre mondiale un havre pour les Juifs :

« Le cher Armand Lunel, professeur de philosophie au Lycée Albert I^{er}, a été mis à la retraite d'office. Il avait écrit, il y a une quinzaine d'années, Nicolo-Peccavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras, un joli livre pour lequel il reçut le premier prix Théophraste Renaudot... mon voisin, le père Boulier, curé de Sainte-Dévote, a eu le courage, ou tout simplement l'humanité qui va avec le vrai christianisme, de nous écrire, à Lunel et à moi, pour expliquer sa tristesse et ses regrets. C'était encore une belle époque que ces premières années de la guerre : Monaco se faisait tirer l'oreille. Il y avait l'influence de l'excellent ministre d'État, Émile Roblot, qui résistait tant bien que mal. À Vichy – il me l'a confié – on se plaignait de lui et le commissariat aux questions juives tempêtait contre le « laxisme » de la principauté. Au printemps de 1942, le retour de Laval et la nomination d'un certain Bousquet à la tête de la police ont sonné le glas de notre relative tranquillité ; il y eut une grande rafle organisée par la brigade mobile de Nice ; plus de cinquante Juifs étrangers arrêtés et envoyés je ne sais où... »

Ainsi, Monaco a également connu les rafles organisées, sur ordre du Gouvernement de Vichy, par « la brigade mobile de Nice » ; voilà une notation qui s'ajoute à l'image que Raoul Mille nous donne de Nice dans *Les Amants du Paradis*. On note cependant qu'Émile Roblot, le ministre d'État, « résistait tant bien que mal », ce qui ne pouvait pas être apprécié à Vichy. Il y a enfin dans le geste du Père Boulier, une certaine grandeur que l'on peut mettre en parallèle avec l'attitude du cardinal Saliège à Toulouse et de Monseigneur Delay, évêque de Marseille.

Les images de Monaco que nous donnent Léo Ferré et Jérôme Dumoulin sont complémentaires. Léo Ferré décrit les quartiers populaires de sa naissance ; de cette description se dégage une poésie qui annonce que l'auteur de *Benoît Misère* est un maître de la littérature française. Jérôme Dumoulin, en présentant l'univers gouvernemental de Monaco, présente « un roman dans l'histoire ». Dans les deux cas, la littérature nous donne de la principauté une image qui dépasse les clichés touristiques. Léo Ferré et Jérôme Dumoulin participent, on le voit, au rayonnement de la principauté de Monaco.